

Texte 30. Divers. (10 p.)

Ce texte a été révisé le 12/11/24

Cliquez sur le chapitre que vous souhaitez lire.

Contenu.

Théorie et aide à la compréhension.	1
Modernité (1)	2
Modernité (2).	4
Science et religion.	5
Camp de concentration	7
Stigmatisation.	8

Théorie et aide à la compréhension.

Bibl. st : I. De Bie, *Stemmen horen* (Entendre des voix), in : Humo 27.01.1996, 22/27. - Nous résumons l'essentiel.

Données de base.

Le professeur Romme et son groupe de travail étudient depuis 1989 environ les personnes, y compris les enfants, qui entendent des voix. - Romme : "Mon médecin de famille est marin. Il m'a dit qu'il entendait des voix lorsqu'il était seul en mer pendant quarante-huit heures : "C'est vraiment comme si vous conversiez avec quelqu'un", a-t-il dit". - "Dans 34% des cas, les personnes ont à la fois des hallucinations visuelles et auditives mais les deux ne correspondent pas" - De Bie : "Deux pour cent de toutes les personnes entendent des voix. Seule une minorité des personnes qui entendent des voix sont réellement malades ou mentalement perturbées. Des études menées à l'Université de Limburg ont montré que c'était le cas.

Le début.

Romme. - Tout a commencé avec un patient qui souffrait beaucoup de voix et qui n'était pas satisfait de la façon dont la psychiatrie traitait le problème. À l'époque, ces voix étaient considérées comme un symptôme de la maladie par tous les psychiatres, y compris moi. Mon patient a dit à juste titre : "C'est possible, mais je ne souffre pas de cette maladie ! Mais vous ne pouvez pas vivre avec ces voix. Et les médicaments n'y font rien. - J'ai répondu : "Si vous entendez vraiment des voix, je dois admettre que je n'y connais rien. Il se peut que d'autres personnes qui entendent aussi des voix vous comprennent mieux

que moi. - Romme a organisé une réunion. - Puis ma collègue Sandra Escher a pensé : “Si toutes ces personnes entendent des voix et qu’elles se reconnaissent entre elles, on peut dire que c’est de l’imagination, mais cela n’aide pas ces personnes”.

Un malentendu.

Romme. - “Vous avez des gens qui pourraient en parler quand ils étaient enfants (...). Il n’y en a pas beaucoup”. - Chez un certain nombre de patients qui ont commencé à entendre des voix à un âge précoce, nous avons constaté qu’ils n’ont jamais pu s’exprimer librement. - Beaucoup de gens ne s’intéressent qu’à savoir si la ligne droite vers l’âge adulte est suivie : ils ne s’intéressent pas vraiment à ce que vit leur enfant.”

Théorie. - Humo. - “N’est-il pas vrai que dans la plupart des cas, ces voix sont nos propres pensées ?”. - Romme. - “C’est la théorie, mais ce n’est pas ainsi qu’ils le vivent. Nous avons appris ici à donner la priorité à la théorie : avec votre conviction, vous n’aidez personne. Je peux penser que les voix sont les propres pensées de quelqu’un - et je pense effectivement que je pense cela - mais avec cela je n’aide pas mes patients.(...). On n’aide pas les gens avec une théorie” - Sandra Escher. “Quatre-vingt pour cent des personnes de notre étude étaient convaincues que la voix n’était pas la leur. (...). Si vous croyez que vous entendez la voix de Dieu et pas moi, nous pouvons en discuter mais cela ne nous mènera nulle part”.

Voilà pour l’essentiel.

On sent, pour ainsi dire, de première main comment le rationalisme moderne - qui est en train de se définir dans la “théorie” psychologique et psychiatrique établie - construit une théorie à partir de ceux qui ne connaissent pas le donné - entendre une voix ou des voix - de leur propre observation. La vraie théorie part du donné lui-même. C’est ainsi qu’elle saisit la question posée, à savoir : “Quel droit a le donné ?” La solution n’apparaît qu’à cette condition.

Modernité (1)

Bibl. s. : A. Braeckman, *Moderniteit en filosofische kritiek* (Modernité et critique philosophique), in : Notre Alma Mater (Louvain) 51 (1997) : 2 (mai), 171/192.

G.Fr.W. Hegel (1770/1831) et Fr.W. Schelling (1775/1854) ont publié ensemble en 1802 *Ueber das Wesen der philosophischen Kritik überhaupt und*

ihr Verhältnis zum gegenwertigen Zustand der Philosophie insbesondere. (Sur la nature de la critique philosophique en général et sa relation avec l'état actuel de la philosophie en particulier).

Note .- Braeckman pose d'abord la question suivante : “ La critique philosophique a-t-elle encore une essence, quelque chose qui en fait une critique philosophique ? “ Ce faisant, il se situe dans le climat sceptique contemporain qui rejette le fait de parler d'”essence tout court”, c'est-à-dire de parler en termes d'”être” et d'expressions similaires comme “non-voulus”.

Entre-temps, pour Hegel et Schelling, la critique philosophique avait apparemment une “essence”. Réponse de Braeckman : La question de savoir si la critique philosophique - pour nous - a encore “une essence” dépend, selon le proposant, de “ce qu'est la modernité”.

Méthode de définition.

Afin d'esquisser la “modernité”, l'auteur part d'une “représentation idéale-typique” de celle-ci.- Une telle forme de définition ne veut pas être une représentation exacte d'un événement historique concret. Cependant, cette méthode tente de se faire une idée d'une constellation historique (comprendre : un événement complexe) en rassemblant la logique (comprendre : les axiomes et les applications de ces axiomes) et les lignes de force qui régissent une telle constellation, dans une représentation stylisée (comprendre : mettre l'accent sur ce qui frappe) et abstraite (comprendre : négliger les détails inutiles).

Représentation du type idéal

Nous nous référons à Niklas Luhmann, *Die Wissenschaft der Gesellschaft*, (La science de la société), Frankfurt am Main, 1990.- Nous résumons.

La différenciation fonctionnelle.

Ce terme signifie “division sociale du travail ou spécialisation”. - Braeckman - suivant les traces de I. Kant (1724/1804 ; figure de proue des Lumières allemandes (Aufklärung)) - affirme qu'une culture, si la division sociale du travail s'y applique comme principe d'ordre social, est “moderne”.

Ainsi, la religion, l'art, la morale, la science et toutes les autres branches de la culture ont leurs propres “spécialistes”. De cette façon, la totalité de la culture est réduite à des sous-domaines indépendants. A tel point même que, par exemple, l'art n'est traité comme tel que par le spécialiste de l'art et que l'art en tant que moyen d'élévation morale devient la part du moraliste dont la spécialité est entre autres l'élévation morale (a.c., 192).

Note. - La langue allemande a un mot pour désigner le résultat de la “différenciation” moderne : Zerstückelung”, désintégration, - littéralement : désintégration”. Voyez-vous le moraliste, qui n’est pas fondamentalement informé en tant que spécialiste de l’art, se lancer dans cette “œuvre d’art” qui est “moralement édifiante” en tant que spécialiste de ce qu’est le “moral” ?

Plus que cela : selon l’axiome de base de la modernité, l’art ne devrait même plus être au service de l’élévation morale !

Ainsi - selon l’auteur - tout est un domaine spécialisé. Tous les produits culturels devraient être “purs”, c’est-à-dire ne représenter que leur spécialité. Art pur. La moralité pure. La religion pure. La science pure. Philosophie pure. Domaines séparés de spécialistes.

La philosophie comme spécialité pure.

L’une des caractéristiques de la pureté moderne est qu’un spécialiste ne peut pas juger toutes les autres spécialités sans tomber dans le franchissement de frontières. Il dépasse alors ses limites.- La philosophie est donc “traitée” comme une spécialité - selon le proposant littéraliste - parmi d’autres. Ainsi son rôle de juger cesse d’exister. Le rôle traditionnel de la philosophie - en tant que `métaphysique’ traitant de l’être - était qu’elle était située au centre de la culture totale, avait un caractère sacré et pouvait prescrire des normes. Ainsi conçue, elle est appelée “le dais céleste” sous lequel le reste de la culture reçoit son être. (A.c., 175). Dans le langage de Kant : la métaphysique était un “point archimédien”.

Modernité (2).

Visions totales.

Braeckman souligne ce que la métaphysique a souvent été dans le passé, à savoir une tentative de donner un compte rendu encyclopédique dans lequel pratiquement - notez : pratiquement - tout le savoir d’une période était traité. Ces visions d’ensemble s’articulent autour d’un concept de base : celui des “philosophes” du XVIIIe siècle autour de la “rationalité”, celui de Hegel autour de la “Vernunft” comprise historiquement, celui de Marx autour de la raison économique. Chez Schiller, l’art est central, chez les penseurs du Wiener Kreis, c’est la “science”, chez Sartre, la “liberté humaine”, chez Husserl, “die Lebenswelt”.

De telles explications globales deviennent caduques dès que la connaissance d'une période n'est plus contrôlable par un être humain individuel. L'époque moderne regorge d'informations à tel point que la métaphysique encyclopédique est "passée de mode". La cause de cette explosion d'informations sont les hyperspécialisations qui, selon Kant, représentent "l'essence" de la modernité.

La solution.

Braeckman se réfère à la porte de sortie de Kant : peut-être encore maintenant "la réflexion sur les conditions de possibilité (entre autres et surtout la conscience des limites) de tout savoir".-Il limite lui-même la philosophie à "une pratique de la réflexion", c'est-à-dire posséder le savoir et le penser comme "traiter réflexivement le savoir" (a.c., 187).

La philosophie n'est pas exclusivement professionnelle.

Il y a, bien sûr, au milieu du nombre de spécialités, également une philosophie professionnelle. Mais la "réflexion" proposée ne doit pas être limitée à cette spécialité. Le philosophe professionnel est ouvert à toutes les formes de "savoir", y compris celles de la vie quotidienne.

Note : Ce qui, bien sûr, est une incursion dans le domaine externe. Avec l'ignorance qui s'attache à s'aventurer hors de son propre domaine.

Voilà une brève esquisse de ce qu'est la modernité et de ce qu'elle implique pour les frontières de la philosophie.

Science et religion.

Bibliogr. : J.P. Van Bendegem, *Tot in der Eendigheid (Over wetenschap, New Age en religie), (Het moderne beeld van wetenschap en religie)*. (Jusqu'au bout, (Sur la science, le New Age et la religion)), 29/62 (L'image moderne de la science et de la religion). Anvers/ Baarn, 1997.

L'auteur critique l'image standard de la science - collecter des faits, détecter des régularités et des lois, passer des lois aux théories, tester les théories - et esquisse - ce qu'il appelle - une image réaliste de la science.

"L'image standard n'est pas tant une représentation idéale des choses mais plutôt une illusion, voire une falsification." (O.c., 43)

L'auteur brosse un tableau réaliste de la situation.

1. La science est la résolution de problèmes - Ce que contient l'image standard est "destiné à résoudre un problème d'un certain type"(o.c., 43).

2. La science est prédiction.- La science, une fois qu'elle a atteint un certain degré de maturité, conçoit des tests qui présupposent la capacité de prévoir ce qui - selon une certaine théorie, par exemple - devrait normalement se produire.....

3. La science explique, c'est-à-dire qu'elle répond aux questions du "pourquoi".

4. La science implique la pluralité, c'est-à-dire qu'une pluralité de théories s'appliquent à un même problème.

5. Cela n'implique pas que ce progrès soit "direct" et doive aboutir précisément à ce type d'état final.

Voici deux caractéristiques que beaucoup de gens considèrent comme extérieures à la science plutôt que comme intérieures.

6. La science implique la métaphysique "En fait, la métaphysique est déjà présente à la question la plus simple : " Quelles sont les entités qui existent ? Y a-t-il des électrons, des atomes ? (...). Y a-t-il des états mentaux ? Souvent cette métaphysique est donnée implicitement.(...)" (o.c., 45).

7. La science est socialement encadrée.- En d'autres termes : toute la culture se reflète dans le processus scientifique. Par exemple, les primitifs ne font pas de tests atomiques !

L'exhaustivité des réponses aux problèmes - spécifiquement scientifiques ou extrascientifiques - ne fait pas partie de la description ci-dessus : la science ne répond pas à toutes les questions.

La religion.

O.c., 51vv.- La religion limitée à "un ensemble de vues" définit l'auteur comme une théorie exprimée dans un langage qui est

1. imite le parangon d'une théorie scientifique,
2. prétend à l'"totalité",
3. se déplace habituellement sur le plan métaphysique sans exclure le - ce que l'auteur appelle - plan physique,
4. indique dans tous les cas une entité "métaphysique" (une divinité par exemple) comme étant la réalité,
5. utilise des textes qui sont soit religieux, soit non religieux.

Remarque. - Il est curieux que tous les comptes rendus sérieux de la religion présentent les caractéristiques de la science "réaliste" : résolution de problèmes, prédiction, explication, pluralité d'interprétations, progrès, -

métaphysique (même si ses adeptes n'utilisent pas le terme explicitement), interconnexion culturelle.

Le "progrès" dans la religion est au moins partiellement différent de celui de la science (pensez à la Bible avec sa série de "connexions" qui tentent de suivre les étapes de la culture) mais il est là ! On peut douter que la revendication de la totalité soit radicale lorsqu'on étudie les religions. Avec les interprètes "fanatiques" de la religion ("les leurs"), elle l'est. Mais avec les autres adeptes ?

En tout cas : L'esquisse de Van Bendegem de la vraie science est très claire à suivre et sa comparaison "science/religion" est stimulante mais son "image" de la religion nous semble sujette à réserve. Ce qui n'est pas surprenant vu son choix métaphysique.

Il limite dans sa comparaison "science/ religion" la religion à un ensemble de points de vue. Ce qui ne rend pas justice à l'ensemble de la religion qui est plus qu'"un ensemble de vues".

Camp de concentration.

Enceinte dans laquelle sont enfermés des "ennemis"... Définissons ainsi provisoirement.

On sait que les Anglais ont d'abord créé des camps de concentration en Afrique du Sud... Puis sont venus les communistes russes (dont on ne parle pas habituellement).

M. Heller/ Al. Nekrich, *L' utopie au pouvoir (Histoire de l' URSS de 1917 à aujourd' hui)*, Paris, 1982, 54s., mentions.

Pour Vl. Oulyanov Lenin (1870/1924), l'építome de la dictature communiste - déjà K. Marx en parlait - était la dictature des Jacobins français (le Club des Jacobins (oct. 1789/ nov. 1794)) et la Commune de Paris (juillet 1794). Dans *L'État et la Révolution*, Lénine définit la dictature comme un pouvoir qui n'est entravé par rien et qui s'appuie sur la coercition. Le prolétariat ne peut pas le faire. Son avant-garde, le parti communiste, le peut. -- C'est dans ce cadre - axiomatique - que se situe le camp de concentration communiste.

L. Trotzki (1879/1940) a l'honneur d'être le premier à utiliser le terme : dans son ordre du 04.06.1918, il exige que les Tchécoslovaques qui refusent

de déposer les armes soient enfermés dans des camps de concentration. Le 26.06.1918, Trotzki propose qu'en plus de la bourgeoisie, les officiers qui refusent de servir dans l'Armée rouge "en tant que bourgeois" soient enfermés dans des camps de concentration. En août 1918, il élargit la "clientèle" des camps de concentration aux "agitateurs rustres, officiers contre-révolutionnaires, saboteurs, parasites, spéculateurs".

Le 09.08.1918, Lénine s'inquiète de l'ampleur de la révolte paysanne dans la région de Penza. Il téléphone au comité exécutif de la région et demande qu'une terreur de masse soit lancée contre les "koulaks" (grands propriétaires terriens riches), les popes (prêtres orthodoxes) et les gardes blancs et que les éléments douteux soient emprisonnés dans un camp de concentration en dehors de la ville.

Troisièmement, la "shoah" (mot hébreu signifiant "catastrophe" ou "extermination"), c'est-à-dire le génocide des nationaux-socialistes (principalement mais pas uniquement des Juifs), qui a eu lieu dans les Konzentrationslager. -- Contrairement aux deux modèles précédents, le type nazi reçoit le plus d'attention dans les médias et dans les réflexions sur les camps de concentration.

Stigmatisation.

Stizo " , en grec ancien, signifiait " j'applique une marque ". 'Stigmatias' signifiait " celui qui est marqué au fer rouge (chaud) " .

Commençant par un cas.

Bibl. s. : -- E. Jozsef, *Padre Pio*, in : Le Temps (Genève) 03.05.1999, 37 ; -- P. Briel, *Un religieux persécuté par l' église*, ibid.

Bénédiction déclarée.

Francesco Forgione (1887/1968), nom monastique Padre Pio, a été béatifié le 02.05.99. Dans le sud de l'Italie, dans le Mezzogiorno pauvre, il est considéré comme le "saint" le plus populaire, surtout parmi les pauvres. Chez les "instruits", il suscite des réserves.

Les hésitations du Vatican.

En bref : Le pape Jean XXIII (1881/1963) ne l'aimait pas. Paul VI (1897/1978) a interdit la persécution en 1965. C'est seulement Jean Paul (Karol Wojtyla) qui a fait appel à PP. pour la guérison d'une femme atteinte d'un cancer qui était une de ses amies.-- après tout, PP. a continué la messe

en latin contre le Concile Vatican II (1962/1965) ! Mais surtout en 1918, il reçut les stigmates. Dès que le Vatican a eu vent de cela, il a envoyé une série de médecins à PP. pendant la fin de 1918 et en 1919.

Ce n'était pas un phénomène irréel.

Bientôt, il est clair que PP. est vraiment stigmatisé. Aucun moyen médical ne pouvait le guérir ! Il a perdu environ une poche de sang par jour pendant cinquante ans.

Des indices.

Les scientifiques se sont lancés dans les interprétations suivantes.

1. Simple observation.

2.1. Explication neurologique (phénomène de la peau et des vaisseaux sanguins).

2.2. Explication psychologique (auto- ou hétérosuggestion).

2.3. Explication psychiatrique (névrose, psychose).

3. L'inexplicabilité radicale.

Voilà pour notre Padre Pio, aujourd'hui béatifié, autrefois interdit par le Vatican d'aller à la messe publiquement ou d'entendre des confessions.

Un éclairage supplémentaire.

Bibliogr. : J.H. Van der Veldt, *Stigmatisation*, in : Encyclopaedia Britannica, Chicago, 1967, 21:244f..

Parmi les 330 stigmatisés connus à l'époque (depuis S. François d'Assise (1182/1226), qui a initié une "tradition"), il n'y avait qu'une soixantaine de bienheureux ou "saints" dans l'Église. Selon le Dr Imbert-Goubère, sur 321 personnes stigmatisées, il n'y a que 41 hommes mais pas moins de 280 femmes (+/- 1/7). Ce seul pourcentage nous fait penser : pourquoi tant de femmes ? Mais attardons-nous sur une définition.

Phénoménologie.

Les personnes vivantes présentent des "blessures" (stigmates) sur les mains, les pieds, sous le cœur, tout comme le Christ crucifié. Parfois aussi sur la tête (couronne d'épines) et les épaules et le dos (port de la croix).-- Si les infidèles et les protestants étaient autrefois stigmatisés, la grande majorité est catholique et féminine.

La raison de la béatification ou de la canonisation.

Non pas des phénomènes paranormaux "miraculeux" comme les stigmates ou même des "miracles", mais le degré héroïque de "droiture" (conscience),

confirmé par au moins un “miracle” (dûment vérifié) : tel est le motif de la déclaration de l'Église. Elle ne se prononce pas sur les stigmates, par exemple.

Le phénomène, oui, mais l'explication ?

Plus la science moderne progresse, plus l'Église se montre prudente. Car il existe des types de stigmates. Les stigmates “naturels” (ou peut-être extranaturels ou paranormaux) sont, comme nous l'avons insinué plus haut, expliqués médicalement : tromperie -- auto- ou hétérosuggestion, -- psychosomatique, psychiatrie et ainsi de suite.

Le pape Benoît XIV (1740/1758 (e.a. dans le sillage de S. François de Sales (1567/1622)), connaisseur des phénomènes paranormaux, a supposé que les “justes” peuvent présenter des stigmates qui, bien qu'extraterrestres, ont néanmoins une origine strictement surnaturelle. Et sont donc voulus par Dieu - comme un signe peut-être.

Note : Et il y a les interprétations occultes.

R. Ambelain, *Le vampirisme*, Paris, 1977, 180/166 (*La stigmatisation*), émet l'hypothèse que les stigmates sont une forme de vampirisme (note : aspiration de l'âme et du sang).

Après tout, la question est la suivante : “D'où vient ce sang quotidien ? Il se forme dans le corps. Mais, d'un point de vue occulte, il s'agit de la matérialisation d'une force ou d'un fluide vital qui se trouve là en excès et qui se déverse dans la forme sanguine, pour ainsi dire.

Mais les vampires dans les tombes font également preuve de “hai.matidrosia”, la transpiration du sang ! Ambelain mentionne, o.c., 117/125, Makhlouf (1828/1898), dont le surdosage corporel dégage du sang qui s'est écoulé de sa tombe (mélangé, par hasard, à de l'eau). Au Liban, il est vénéré comme un saint. Mais pour les occultistes, sa transpiration sanguine pose le problème de son éventuel vampirisme : en aspirant (inconsciemment peut-être) l'âme du sang (force vitale du sang) par un mécanisme occulte, une telle personne est capable de “produire” du sang.